

Rimes d'Asie / Albert de Pouvourville (Matgioi)

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Pouvourville, Albert de (1861-1939). Rimes d'Asie / Albert de Pouvourville (Matgioi). 1912.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

ALBERT DE POUVOURVILLE
(MATGIOI)

RIMES D'ASIE



PARIS
EUGÈNE FIGUIÈRE & C^{ie}, ÉDITEURS
7, RUE CORNEILLE, 7

MCMXII

a vous, mon cher ami,

pour en dire beaucoup

de bien, naturellement

~~Je vous envoie~~

11
P. R.

RIMES D'ASIE

16. Ye

246

DU MÊME AUTEUR :

LOUIS MICHAUD, ÉDITEUR

168, Boulevard Saint-Germain, Paris

L'ANNAM SANGlant. — Edition définitive.

LE MAÎTRE DES SENTENCES.

LE CINQUIÈME BONHEUR.

L'ART INDO-CHINOIS (11 gravures).

LA VOIE MÉTAPHYSIQUE.

**L'ANNAM SANGlant : illustrations, sépia et gouache,
d'ALBERT CEZARD, rare, à 35 fr. l'exemplaire.**

**ETUDES COLONIALES (10 volumes couronnés par la Société
de géographie commerciale).**

LA QUESTION D'EXTRÊME-ORIENT.

L'ASIE FRANÇAISE.

L'AFFAIRE DE SIAM.

LES DÉFENSES DE L'INDOCHINE.

DANS LES SEIZE CHAUS.

LA CHINE DES LETTRÉS ET DES MANDARINS.

(Les autres volumes sont épuisés.)

Pour paraître prochainement :

DANS LA BROUSSE ASIATIQUE.

ALBERT DE POUVOURVILLE
(MATGIOI)

RIMES D'ASIE



PARIS
EUGÈNE FIGUIÈRE ET CIE, ÉDITEURS
7, RUE CORNEILLE
MCMXII

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

2 Exemplaires sur Japon impérial.

(hors numérotage)

125 Exemplaires sur Hollande.

(numérotés de 1 à 125)



C.



NOTE

Il me faut, ici, m'excuser humblement.

De mes longues années d'Asie, j'ai rapporté des appréciations politiques, des souvenirs de voyage, des aperçus philosophiques et sociaux, des romans à thèse et à synthèse. Mon très-profond amour pour les hommes et les choses dont j'ai parlé m'a aidé à écrire le moins mal possible.

Si j'avais négligé le plan poétique verbal, j'aurais coupablement omis l'une des lignes les plus caractéristiques de la structure intellectuelle des Jaunes, dans l'édifice pieux que j'élève à leur gloire.

Et cependant, j'ai hésité longtemps. Car je sens que je n'ai pas réussi. Et c'est par pure probité de métier que, dans les pages qui suivent, et au sens littéral du mot, je m'exécute.

Le diamant poétique extrême-oriental est de la plus pure et chatoyante splendeur. On ne doit s'en prendre qu'à moi-même et à mon ignorance, si, mal taillé par des mains inhabiles, il ne jette ici que les feux les plus insuffisants et les plus médiocres.

A. P.

I

RIMES CHINOISES

NARTHEX

LE GUET

Pour quelqu'un que je sais.

Dans son poste, le chef est là, l'œil aux aguets :
Les miradors croulants en hâte se réparent :
Sous la brousse, à cent pas, les pirates sont prêts :
De tout Européen cent milles le séparent.

Vingt légionnaires sont avec lui seulement ;
Il n'attend rien de l'homme, et de Dieu, pas grand'chose.
Il est prêt à mourir : voici, subitement,
Que, sur le doux passé, son souvenir se pose.

Son père, ses amis, sa maison ; tout là-bas,
La terre, où pas un cœur ne bat qui ne l'attende :
Puis un de ces amours si chastes, qu'il n'est pas
D'esprit qui les oublie ou de mot qui les rende.

Et lui, d'être si loin, se sent triste à mourir.
A demi couché sur ses murailles nouvelles,
Il sent son cœur pleurer et son œil se ternir,
Ce qui n'est pas adroit pour veiller aux rebelles.

Soudain il se souvient que trois, quatre, ou cinq ans
Entre ces jours et lui font une porte close,
Que son nom n'est qu'un vain mot aux indifférents,
Que, seul, ce poste nu sait de lui quelque chose.

Détruite la maison, pour faire un boulevard ;
Les arbres, abattus ; les terres, désolées ;
Homme, l'enfant : marié, l'ami : mort, le vieillard :
Les souvenirs, éteints : les amours, envolées.

**Alors il rejette au loin le regret timide,
La larme lâche, et la douleur qui rend couard ;
Il songe qu'il est homme : et, droit sur son rempart,
Il guette le fourré, l'œil clair et le cœur vide.**

RIMES CHINOISES

EN

FAUX SONNETS.

*Tao kha tao, phy tuong Tao :
Dzan kha dzan, phy tuong Dzan.*

L'ARRÊT

Pour le Général Lyautey.

**Derrière le Tongdoc, monté sur l'éléphant
De mort, le condamné, jeune, doré, sans tares,
Sans liens, marche, très-doux. Et l'opium triomphant
A perdu son esprit parmi les songes rares.**

**Il va d'un pas heureux. Le carcan étouffant
Pour sa marche dernière a desserré ses barres :
L'azur d'été d'un ciel pur flamboie : et l'enfant
A l'œil vers le soleil, par dessus les Barbares.**

Les Blancs sont arrivés, si vite qu'ils ont pu.

**Le bourreau, sabre en main, est au poteau. La foule
Déborde : réveillé par le bruit et la houle,
Le patient, souriant au mandarin lippu**

**Qui lit l'arrêt fatal dans la clameur sans trêve,
Pense, lorsque sa tête aura chu sous le glaive,
A reprendre son rêve, à peine interrompu.**

(Au champ de Phu-lam-Keu)

LA PLANTE

Pour Jules Boissière, mort.

**Cachée aux noirs ravins perdus d'Yenbinh, la plante
Distille en paix, au fond de son lointain abri,
Le dictame secret de la fleur odorante,
Où dort le népenthès, qui calme et qui guérit.**

**Le repos éternel en son suc est pétri.
Sous l'effluve puissant de la sève indolente
Et divine, il n'est pas d'homme qui n'ait tari
Les mots désespérés et la larme navrante.**

O tube aux ors pompeux, aux placides argents,

**Le suprême remède aux âmes offensées
Est dans l'envolement lucide des pensées
Que ton haleine donne à nos cœurs indigents.**

**Vous qui souffrez, voilà le trésor qui vous reste :
Fumez. Et vous, soyez bénis, dieux indulgents,
Qui mîtes le bonheur à la merci d'un geste.**

(Dans la Pagode de la rue du Lac)

LA SCIENCE

Pour C. Saint-Saëns

**" O vieux moine chenu, penché sur ton grimoire,
N'es-tu pas, à la fin, lassé de parcourir
Les secrets que les grands aïeux n'ont pu mûrir,
Que les fils ont laissé tomber de leur mémoire ?**

**" Saurais-tu consoler ? et saurais-tu guérir ?
En vain ton verbe abstrus, et privé d'auditoire,
A fatigué ta main au geste invocatoire.
N'en sauras-tu toujours pas assez pour mourir ? "**

Le moine releva la tête de son livre ;

**" Vous parlez mal, dit-il. La fable du destin
Est bonne tout au plus, dans l'ardeur du festin,
Pour le mangeur vorace et pour le soldat ivre.**

**" Tout est réglé sur la terre. Je sais la loi.
J'ai la Norme ; j'ai la science ; j'ai la Foi.
Quand vous mourez, c'est pour mourir ; moi, c'est pour vivre."**

(Dans la dinh de Noluc)

LE SEUIL

Pour Henry Barbusse

**Vestes larges, habits bouffants, chapeaux en cône,
Noirs cheveux enroulés par un double ruban,
Les Mans, casqués de bois, et musqués d'oliban,
Gardent mon seuil ouvert, comme l'accès d'un trône.**

**D'un bon mot au passant ils ne font pas l'aumône ;
Raides sur le cheval, graves sous le turban,
Muets devant le chef ; leur face de forban
Ne s'émeut qu'au baiser du soleil, le Dieu Jaune.**

Et l'un d'eux, à l'œil clair, tient d'un geste hautain

La garde, au court pommeau, du poignard clandestin,
Qui se cache aux replis des ceintures de serge.
Cependant sur le lit, où, pâle comme un cierge,

La lampe brûle, au pied d'un gros Bouddha ventru,
Dans la nuit amicale, et loin du seuil bourru,
Bâ dresse en souriant son fin profil de vierge.

(Sonlay, rue de Hiñ)

LA FUMÉE

Pour Constant Morice

**Plus douce qu'un velours très doux, ma lampe éclaire
Le lit rouge, où la drogue amuse mon ennui ;
Et la pipe d'écaille et d'argent, dans la nuit,
Brille d'une beauté fugitive et stellaire.**

**Sur la chauve-souris, présage tutélaire,
Incrustée en opale au milieu de l'étui,
Un signe d'or sur la transparence reluit,
D'un prince disparu trigramme sigillaire.**

Le parfum est subtil, chaud, délicat, ambré.

Or, le chef des Coden, le Maître au front d'ivoire,
A rêvé de l'amour, et l'oubli de la gloire,
Dans ce tube, où dormait le népenthès sacré ;

Parmi l'opium légué, mon sang bat de ses fièvres ;
J'aspire son esprit, au métal demeuré,
Et je sens, sur le bord, la douceur de ses lèvres.

(Hanoi, rue de Phumoi)

LES DIEUX

Pour le comte de Larmandie

Une heure du matin. Les moines solitaires,
Par la neige glacée et le vent frémissant,
Vont au cloître lugubre, et leur blanc vêtement
Éclaire obscurément l'ombre des monastères.

Dans la nuit chaude et bleue, et par un ciel d'argent,
Les Co, gardiens muets des pagodes aptères,
Dans des parfums subtils, devant un Khien enfant,
Courbent leurs fronts chenus et leurs savoirs austères.

Ils ont fermé leur cœur à tout souci charnel.

**Et des arceaux lobés des voûtes catholiques,
Et des temples, frontés des Ynyangs symboliques,
Des clochetons de jade, et du sombre carmel,**

**Des moustiers verrouillés, cachés sous les grands arbres,
Et des toits recourbés aux chimériques marbres,
Un même cri d'amour s'élève à l'Éternel.**

LE NÉNUFAR

Pour le comte Gilbert de Voisins

**Sur les bords endormis du lac, auprès des berges,
Dans l'eau, qu'argente un grand reflet d'acier poli,
La plante dresse ses tiges d'un vert pâli,
Molles comme des joncs, nettes comme des verges.**

**Nénufar, dont la robe est sans tache et sans pli,
Dont la blancheur fait honte à la blancheur des cierges,
Fleur de la paix, fleur de la mort, fleur de l'oubli,
Fleur des amants déçus, fleur des dieux, fleur des vierges !**

Humant l'âpre parfum de tes pistils glacés,

Des flamants roses, sur tes grandes feuilles plates,
Reposent au soleil leurs ailes écarlates.
Et la nuit, le ciel mort, et les oiseaux passés,

Ta corolle, aux poisons mystérieux et fastes,
Endort profondément, parmi des rêves chastes,
Les cœurs endoloris et les esprits lassés.

(Jardins de Singapore)

LE MARCHE

Pour Jean Ajalbert

**Du haut du fleuve noir, les jonques exotiques
Descendent au chef-lieu pour le jour du marché ;
Le village mouvant des peuples aquatiques
Demeure, tout le jour, dans le sable fiché.**

**Sur la place centrale, où s'ouvrent les portiques,
Aux désirs des paysans l'auvent empanaché
Offre l'argent serti, le santal recherché,
Le bois contre la fièvre, et les sucres érotiques.**

Le fleuve retentit des cris des embaucheurs,

**Et des chalands madrés, discutant sur les marques.
En face de la rive où s'accrochent les barques,
Sous les banians touffus aux profondes fraîcheurs,**

**Ennemis du fracas, chercheurs de quiétudes,
L'œil ouvert sans rien voir, deux vieux martins-pêcheurs
Dorment le long sommeil des graves solitudes.**

(Au marché de Bac-hat)

LE RÊVE

Pour Pierre Mille

**Lassé d'être aux aguets dans la montagne altière,
Le chef rebelle Quang, qui se sait en lieu sûr,
Nonchalant, a posé sa tête sur la pierre,
Et couché son fusil à l'angle d'un vieux mur.**

**Echappé des remparts, garé de la lumière,
Insoucieux du tigre et du barbare impur,
Il s'endort, et soudain surgit un rêve obscur
Sous l'infatigable paupière.**

Le passé ressuscite en son cœur, glorieux.

**L'Empereur est encore le maître de la plaine ;
Les Blancs n'ont rien souillé des mains ni de l'haine ;
Le sol sourit au ciel ; l'homme se fie aux Dieux ;**

**Le fleuve généreux et pacifique noie
La rizière ; et voilà qu'au grand soleil flamboie
La terre, la maison, et l'Ame des aïeux.**

(Dans le 27^e hameau de Batrai)

OCCIDENT

Pour G. Binet-Valmer

**La nuit s'enfuit ; la lune échancre à l'horizon
Son arc, déshonoré de larges moisissures ;
L'air inerte se tait, et le Septentrion
Imprègne les forêts du vent des sépultures.**

**Des nuages glacés, où s'égare le son,
Étendent sur les eaux des crêpes et des bures ;
La nature s'éveille en un secret frisson,
Et le jour incertain luit parmi les froidures.**

Un grand disque surgit, soucieux et pâli.

De longs voiles mouillés couvrent sa trajectoire ;
L'orbe découronné, maladif et sans gloire,
Dans un contour fumeux demeure enseveli ;

Et, dans l'étroit espace où la brume le borne,
Le soleil hésitant regarde d'un œil morne
L'atmosphère boueuse et le monde sali.

ORIENT

Pour Henry Vollet

**La nuit chantante vient de se taire. A son tour
S'éteint des reflets bleus la lueur coutumière ;
Et le vent matinal, annonciateur du jour,
Courbe d'un souffle ami les riz de la rizière.**

**Une touche d'argent affermit le contour,
Au bec des toits pointus, des chimères de pierre :
Et, tremblants de gaieté, de jeunesse et d'amour,
Les vivants, confiants, attendent la lumière.**

Or, il paraît soudain, le rayon précurseur,

**Un frisson de bonheur court sur toute la plaine ;
Les flots tumultueux de la clarté hautaine
Intérèbrent le sol, ému de leur splendeur ;**

**Et le Dieu, rayonnant de chaleur et de gloire,
Illuminé de feu, d'or, de pourpre et de moire,
Dans le ciel embrasé monte en triomphateur.**

LES PARFUMS

Pour M^{me} Vallet Godart

Le ciel de l'Orient, que le soleil obsède,
S'assombrit sur le noir velours des horizons ;
Et, parmi les senteurs des hautes floraisons,
Monte superbement la nuit calme et tiède.

Fatigués des chaleurs et las de nos maisons,
Au jour exténuant recherchant un remède,
Nous allons nous coucher à travers les gazons ;
La fraîcheur du repos est un doux intermède.

Sur la plaine, où tout dort, règne le végétal.

Sous les auvents déserts, dans l'ombre accoutumée,
S'exhale des bambous la divine fumée,
Avec des souvenirs de musc et de santal.

Et dans les cheveux noirs, aux lèvres amoureuses,
Étoiles au parfum délicat et fatal,
Pendent languissamment les pâles tubéreuses.

(Dans la rizièrre de Phuvinh)

LA SOLITUDE

Pour l'abbé Mélinge

**Les bons religieux, cloîtrés et sourds, Latudes
Echappés pour jamais des prisons de la chair,
Contre les passions de l'homme et de l'enfer,
Arment leur cœur, glacé parmi les solitudes.**

**Plus un contact ami, plus un visage cher ;
Ils ont mis, au-dessus des choses, leurs études ;
Et derrière le mur et la grille de fer,
Leur pensée a décrit de vastes amplitudes.**

Ils ont tout oublié du monde qui vivait.

**Ils marchent, rêvent, vont, meurent dans le silence.
Mais voici que, la nuit, près d'eux, quelqu'un s'avance,
Que leur front soucieux de lumière se vêt :**

**Et voici que, fuyant les multitudes viles,
L'Idée, effarouchée au tumulte des villes,
Vient s'asseoir, souriante, à leur rude chevel.**

LA CLOCHE

Pour J. de la Nézière

**Sous le narthex, glacé d'un lugubre abandon,
La cloche est là ; l'argent à sa Protubérance
Manque, et l'or à sa Corne, et l'ambre à son Cordon.
Le métal violé pleure sa décadence.**

**Il est mort, le temps où, scandant de sa cadence
Les fêtes de la joie et les jours de pardon,
Son battant généreux, gemmé de corindon,
Emplissait de fracas le Tambour et la Danse.**

Le son était tantôt joyeux, morne ou moqueur.

**Sous les boutons d'onyx, d'opale ou d'amphibole,
La voix du cuivre noir semblait une parole
D'ami. Mais aujourd'hui la guerre a pris son cœur,**

**Le guerrier, ses bijoux. Rien n'éveille et n'excite
Le silence accablé de la plaine annamite,
Et la cloche se tait, où gronde le vainqueur.**

(Dans la Pagode de Hoa-xa)

LE VILLAGE

Pour Emile Nolly

**Sous l'œil mal confiant du poste militaire,
Les paysans de Dong-Song, muets et contenus,
Sur le marché sordide, et le long des murs nus,
Profilent leur vieux dos courbé de prolétaire.**

**Résigné, le marchand se tient à l'éventaire,
Et vend au conquérant ses produits tard venus ;
Et les petits enfants, en blouse élémentaire,
Étalent au soleil leurs ventres ingénus.**

La paix muette règne au fond de la vallée.

**Cependant, sur l'azur sans limite épandu,
Le Mont érige au ciel sa cime inviolée,
Et son temple, aux yeux des barbares défendu.**

**C'est de là que, sortant des légendes mourantes,
Tu descendras, Vengeur si longtemps attendu,
Fils vivant des Rois morts, Maître des Epouvantes.**

(Dongsong, maison du quan Dinh)

LE VEILLEUR

Pour notre ami Babou

**Sur le lit solitaire, et loin des importuns,
L'aiguille a distillé les brunes gouttelettes.
La chaleur est humide : et l'âme des parfums
S'exhale doucement au bord des cassolettes.**

**Le long des murs, les dieux amis, muets tribuns,
Etendent leurs grands bras dorés sur leurs psallettes,
Et la lampe, embuée en de tièdes embruns,
Allume aux fronts gemmés des lueurs violettes.**

Le fumeur dort le grand sommeil transcendantal.

**Or, parmi la nuit calme et les ombres opaques,
Où s'effacent les ors, les jades et les laques,
Par le dernier éclair du limpide cristal,**

**Sur la frise, sculptée au-dessus du corps veule,
Veille, dans les vapeurs du très subtil santal,
Le Grand Dragon, qui tient le bonheur dans sa gueule.**

(Chez le Seigneur Koay)

LES ERRANTS

Pour Albert Cézard

**Ils vont. Ils vont, les sans-foyer, les sans-demeure,
Les gais, les résignés, et les philosophants,
Au hasard des chemins, et sans souci de l'heure,
Au pas majestueux de leurs lents éléphants.**

**Dans les matins de pourpre, aux midis triomphants,
Aux soirs délicieux qu'un peu de brise effleure,
Ils vont. Ils vont ; la nuit, la lune, de son leurre,
Berce les rêves d'or de leurs petits enfants.**

Ils dorment sur le sol, dans leurs haillons superbes,

**La bouche souriante, et le geste hautain,
Et se lèvent déjà, quand, sur les folles herbes,
Paraît du premier jour le rayon incertain.**

**Ils vont. Ils vont, foulant la route aventureuse,
Jusqu'à ce que, glaçant leurs pas, la Mort Heureuse
Les arrête à jamais dans quelque champ lointain.**

(Sur les routes des Deux Songs)

PIERRES RARES

Pour Claude Farrère

**Parmi les murs croulants du temple de Gosol
Gît l'ancre aux diamants ; là l'aigue diaphane,
Le jaspe, le béryl, le jais, le girasol,
L'opale, aux tons mourants de la fleur qui se fane,**

**L'onix, font des pavés d'étoiles sous le sol.
Le lapis, le grenat d'Orient, le cymophane,
L'émeraude, le smalt gemmant le parasol
Qui dérobe le prêtre aux regards du profane,**

L'aventurine jaune, et le corail sanglant,

**Qui sont comme des yeux et des mains, les camées
Qui conservent les traits des figures aimées,
Et les Ngoctrans, qui font vivre éternellement,**

**Entassés dans un coin de l'obscur péribole,
Font, au creux de la ruine, un étincellement.
Ainsi la Science luit dans l'ombre du Symbole.**

(Au bord du Gosoï de Sonlay)

LA FORÊT

Pour Madame Adam

**L'horizon tout entier est couvert de son orbe.
Arbres funèbres, fruits mortels, le haut palmier,
Le pavot, la coca, la liane et la sorbe
Jaillissent triomphants du toxique fumier.**

**Le souffle empoisonné que la forêt résorbe
Fait, au fond de son cœur, frémir l'aventurier.
Et nul n'affronterait, sans en mourir, l'euphorbe,
Le thanmat ou l'upa, monstrueux et guerrier.**

Là gisent, en trésors cachés, les poisons rares.

Et si parfois, bravant le couvert ennemi,
Le sage, insoucieux des Ngôns et des curares,
Veut scruter le secret qu'il ne sait qu'à demi,

L'implacable forêt, riant de l'aventure,
L'égare doucement dans sa verte imposture,
Et le garde, en ses bras à jamais endormi.

(Sous les fourrés de Kima)

LE LAC

Pour P. Gheusi

**Sur les tranquilles eaux, sans port et sans navire,
Léloi, pêcheur sans pain, sans armes, vagabond,
Ceint du glaive sacré, chevaucha le Dragon,
Et fut à l'Orient, plein de rêves d'Empire.**

**Léloi s'en est allé : l'empire est moribond :
Et pourtant, sur le lac, on voit les dieux sourire ;
Et, parmi l'orchidée et le lys martagon,
Aux bords d'Hotay, le flot complaisamment expire.**

Les douleurs d'aujourd'hui n'émeuvent plus les eaux.

**Seul, un bonze, parfois, lassé de ses travaux,
Marche silencieux, sur la rive trempée :
L'âme grave, l'œil clair, le pas sacerdotal,**

**Il va, se souvenant de l'antique épopée,
Et, dans les flèches d'or du ciel occidental,
Croit voir, du lac divin, surgir la Grande Épée.**

(Au milieu du Petit Lac)

LE FLEUVE

Pour Edmond Jaloux

**Gonflé par dessus bords par les neiges d'antan,
Le fleuve rompt sa digue, et, vers la capitale
Crevant ses réservoirs, roule, précipitant
Le flot sourd et grondant de la crue estivale.**

**Sur le sol, inondé de la marée étale
Où dans l'eau, sur un pied, se pose un cormoran,
Jetant sur les riz verts sa bave de safran,
Le torrent déchaîné superbement dévale.**

Sur la terre qui fait comme un ilot herbu,

Le Méo montagnard, inquiet de l'étreinte
Implacable des eaux, suit, pas à pas, l'enceinte
Du village nomade où campe sa tribu,

Et, d'une basse voix que la frayeur contracte,
Prie, afin que le Dieu Soleil, ayant tout bu,
Éloigne de son toit la jaune cataracte.

(Dans le Vinhyén inondé)

LA MORSURE

Pour J. Péladan

**Mitrés de cuivre, ceints de pourpre, les grands prêtres
De Hoang ont tiré, de leurs jaunes écrins,
Les jades, les onyx, les ors, et les ngoc-mâîtres.
C'est la fête des dieux bienveillants et sereins.**

**Sous l'auvent vernissé des pagodes hypètres,
Les bonzes, essouffés, rouges, arquant les reins,
Martellent les aciers, les bronzes, les airains,
De l'hymne harmonieux qui s'envole aux Ancêtres.**

Mais le vieux Phâp blanchi, solitaire au milieu

**Du monde, las du bruit, dédaigneux du miracle
Et de l'or menteur, passe en répétant l'oracle
Qu'en un livre secret enfouit Laotseu :**

**" La vision sans l'objet : la voix sans la parole :
Alors le Dragon qui vous a mordus s'envole ;
Ainsi vous êtes Deux — et Un — et l'Ancien Dieu. "**

LY DONG THAN

Pour Maurice Barrès

**Pacifique chercheur des plus subtils problèmes,
Ly Dong Than est assis au seuil de sa maison,
Dans les senteurs de l'air, parmi les chrysanthèmes
Qu'à son toit le soleil pend en toute saison.**

**Son esprit ne connaît, des négateurs extrêmes,
Ni l'orgueilleux plaisir, ni le mortel poison.
Le Livre où Laotseu parle de la raison
Lui tient lieu de vertu, de règle et de systèmes.**

Il aime seulement son jardin parfumé

**Où le cache aux regards un rideau de platanes.
Il connaît le silence ; il sait que les arcanes
Veulent la solitude ; et quand il a fumé,**

**Fier d'être sans désirs, heureux d'être sans gloire,
Sa main à l'ongle long, du geste accoutumé,
Prend la tasse de jade, ou le pinceau d'ivoire.**

(Chez Nguyen-the-duc)

LE PILORI

Pour Léhoan, bourreau

**Sur l'ordre du Quan-an, juge de la province,
Le bourreau, tortureur du pirate, flétri
Par le contract honteux du fouet et de la pince,
Pend aux crocs du gibet le corps endolori.**

**Le cadavre hideux, que la mort a guéri,
Jouet du vent d'est, au bout de la corde mince,
Sans trêve balancé sous le poteau qui grince,
De son chef arraché somme le pilori.**

Aux révoltés futurs c'est là la leçon due.

**De la tête d'arec, par la bise tordue,
Le charognard, flairant l'aubaine inattendue,
Vole et s'abat, fermant son aile d'un bruit sec.**

**Son œil rouge a perçu la chair pâle et glacée.
Il penche son cou glabre, et fouille de son bec
L'orbite sans regard et le front sans pensée.**

(Sous une porte de Bacninh)

LA STATUETTE

Pour Paul Beau

**L'ivoirier, penché sur l'ivoire indécis,
Poli comme le marbre et blanc comme l'albâtre,
D'une main assurée et d'un ciseau précis,
Taille le dieu mignon que son rêve idolâtre.**

**Sur le buste, où se croise un délicat lacis,
Mieux qu'une aile d'oiseau, le dur burin folâtre,
Et la hanche saillante et le torse concis
Jaillissent tour à tour du bloc opiniâtre.**

De son cerveau le bras suit le projet subtil.

De la matière informe animant l'inertie,
L'ouvrier, pour le sable abandonnant la scie,
Adoucit le contour, et découvre le fil ;

Et, sous le large front, qui des Dieux participe,
Sphinx innocent et froid, le féminin profil
De la gangue étonnée en riant s'émancipe.

(A un éventaire de la rue des Sculpteurs)

LES SOLEILS

Pour Alfred Droin

**Soleil pâle, jailli tout blanc de l'antipode,
L'incolore contour de ton disque, fondu
Durant le long hiver, funèbre période,
Jette un éclair glacé, rayon inattendu.**

**Soleil jaune, ô dragon sur nos fronts suspendu,
Qui mets ta touche d'or au bec de la pagode,
Toi que le feu divin superbement corrode,
Et qui ferme nos cils sur notre œil éperdu !**

Et toi, soldat casqué de pourpres et de nacres,

**Soleil rouge, au couchant, où tu tombes d'aplomb,
Sous les fauves lueurs du nitrate et du plomb,
Symbole des combats, montreur des simulacres,**

**Tu poursuis ton orbite incendiaire et lourd,
Le long de l'horizon atroce, sur qui sourd
Le sang des guerriers morts, ô Soleil des Massacres !**

LE SAGE

Pour L. Ehrmann

**O travailleur muet, la glose ténébreuse
A noirci ton regard et froncé ton sourcil.
Ni le siècle en gaîté, ni l'état en péril
N'ont ouvert aux vivants ta lèvre dédaigneuse.**

**De ton labeur têtue solitaire veilleuse,
Ta lumière d'opium éclaire ton profil,
Et tu sens, au sommet de ton rêve subtil,
Flotter de Laotseu l'âme mystérieuse.**

Observateur zélé des Rites de Tsouhi,

**Ton esprit acharné soulève un coin du voile
Cachant aux ignorants le livre obscur, qu'étoile
Le sigle impérial du pèlerin Fohi.**

**Et, le jour où tu meurs, un sourire illumine
Pour la première fois ton visage, envahi
Du rayon tant cherché de la clarté divine.**

(Sur la nalle de Luâl)

L'OPIUM

Pour le comte A. de Maistre

**Doux regret du matin, doux sourire du soir,
Indifférent du los et mépriseur des blâmes,
Opium doré, muet conseiller, amorçoir
De tous les raffinés plaisirs que nous aimâmes :**

**Directeur du savoir, du pouvoir, du vouloir,
Créateur de concepts, générateur de flammes,
Frère aîné du sommeil, père du nonchaloir,
Règle des sens, poison des cœurs, soutien des âmes :**

Réconfort du songeur, espoir du continent,

Endormeur des soucis, bouche d'or des légendes,
Excitateur des doigts, titillateur des glandes,
Invisible empereur du rêve hallucinant,

Vin du cerveau contrit, pain de l'âme affamée,
Noir compagnon, baiser secret, dieu permanent :
Viens, mon ami : viens, ma maîtresse : viens, fumée.

(Haidzuong : Rue des Nattes)

L'EXIL

Pour Madame J. Gautier

**Blanc, pourquoi nous vins-tu de tes froides contrées,
Exposer ton corps pâle au grand soleil brûlant ?
Pensais-tu de ton sol trouver l'équivalent,
En te livrant sans crainte au hasard des marées ?**

**Pour braver le chagrin des âmes émigrées,
Ton cœur était-il vide ? ou ton toit chancelant ?
N'avais-tu pas perçu des voix désespérées ?
Fus-tu soldat rebelle ? ou bien fils insolent ?**

Pour moi je hais l'exil, et le dis sans malice,

Étranger. Que ceci te serve de leçon :
La rivière voisine est pleine de poisson ;
L'arec croît dans mon champ ; le climat est propice ;

J'ai du thé dans ma tasse ; et, contre ma maison,
Les riz, trois fois par an, épandent leur toison
Sur les seins généreux de la vieille nourrice.

(Dans la rizière de Muongxai)

LA TÊTE

Pour Henry Austruy

**Du soldat, que les Jacks ont tué par derrière,
La tête est là, témoin d'un combat tout récent.
Les fourmis et les vers, sortis de la rizièrè,
Se livrent un assaut autour du chef sanglant.**

**Dans le val piétiné, maintenant solitaire,
Qui subit des guerriers le choc déshonorant,
Il n'est plus d'homme qui puisse, un jour, en passant,
Rendre à l'affreux débris le devoir funéraire.**

Blafard et les yeux clos, sous l'herbe drue, il dort.

Et quand, du ciel, la Nuit, image de la Mort,
S'écroule lentement sur la plaine trempée,
Quand le cerf va braier et le tigre rugir,

Quand le sol apaisé chante sa mélodie,
Soudain, sur la montagne, on voit, pâle, surgir
La lune, horrible sœur de la tête coupée.

(A Nam Ma, sur le chemin de Luu-Ky)

LEUR PENSÉE

Pour Madame d'A...

**Sur les bois odorants et les brocards musqués,
Les Sages d'Orient, aux lèvres puritaines,
Semblent rêver encore aux Rites, évoqués
Dans les dessins secrets des broderies hautaines.**

**Et, le long de mes murs, les jaunes capitaines,
Immobilisés dans leurs gestes compliqués,
Tout habillés d'ivoire, et de nacre casqués,
Songent pieusement à des amours lointaines.**

Tout ce peuple inquiet, sourd, aveugle et luisant,

**Penche sur l'Occident ses faces soucieuses,
Et scrute, avec ses yeux de pierres précieuses,
Ce pays inconnu qu'il juge malfaisant.**

**Quel dieu viendra calmer leur effroi lapidaire ?
Mais que m'importe à moi, puisqu'un très doux présent
Joint l'avenir douteux au passé légendaire ?**

SONLA

Pour le colonel F. Gambella

**Sous les hauts cocotiers se cachent les paillottes
Du poste abandonné dont les soldats sont morts ;
Du sol, insoucieux des deuils compatriotes,
Poussent, sur les tombeaux, les arbres, sans remords.**

**Dans l'air, sous le soleil ardent, le germe flotte,
Naît, croît, s'épanouit, meurt et renaît encor ;
La nature riante, où seul l'homme sanglote,
Dresse, chaque printemps, son triomphal décor.**

Dans les matins d'azur, et parmi les nuits rousses,

La forêt est splendide, et le buisson abstrus.
Sur le rouge des rocs, et sur le vert des mousses,
Les Ngôns et les banyans mêlent leurs fronts bourrus,

Et ruissellent de sève à travers leur écorce.
Tout éblouit. Salut, ô terre dont la force
Est faite avec la chair des amis disparus !

(Sonla, maison forte du Quan-Chaï)

LE PAYS MUONG

Pour le marquis de Barthélemy

**Sous les horizons bleus de la forêt lointaine,
Le Muong a bati son toit indifférent.
Un petit champ de riz, sur le bord du torrent,
Suffit à contenter sa misère hautaine.**

**Des fourrés inconnus revêche capitaine,
Dur au contrebandier, mortel au conquérant,
Le court fusil en main, d'un geste intolérant,
Il défend de tout viol sa patrie incertaine.**

Brave comme un Français, calme comme un Chinois,

**Il ne craint, quand sa lance est d'aplomb sur l'épaule,
Ni le serpent qui mord, ni le tigre qui miaule.
Il vit comme ont vécu ses pères, autrefois.**

**Et, vers le Mont sacré, sans autels et sans prêtres,
Il invoque, debout, l'esprit de ses Ancêtres,
Endormis dans le fond des vallées et des bois,**

(Moclien, capitale méos)

LE ROCHER

Pour le Général Gallieni

Le rocher, sur les bords du torrent, apparaît
Comme un Dragon, caché dans l'eau tumultueuse ;
Son front s'érige au ciel ; sa croupe montueuse
Parmi les arbres verts se perd dans la forêt.

Il oppose sa masse au voyageur distrait
Qui suit d'un pas hâtif la rive anfractueuse ;
Gardiennne au seuil des monts, la bête monstrueuse
Dort dans un souci noir et garde son secret.

Or, dans les sombres nuits, quelquefois, un pirate,

**En dépit des efforts de la brume et du vent,
Couronne l'âpre front d'une flamme écarlate ;
Sous le sourcil vide et l'orbite décevant,**

**On dirait que, levant sa paupière alourdie,
Le monstre voit la plaine avec un œil vivant,
Où s'allume le feu sanglant de l'incendie.**

(Sur le Nuivai, en Rivière Noire)

LA HAUTE RIVIÈRE

Pour A. Pavie

**La montagne boisée encercle l'horizon
Du velours somptueux des frondaisons altières :
Le village assoupi repose, en la prison
Que font autour de lui les pentes forestières.**

**Par delà les grands bois s'étendent les frontières.
Dès le commencement de la belle saison,
Les Hôts, contrebandiers chercheurs de trahisons,
Sillonnent, vers le Nord, les routes flibustières.**

La nature est un leurre au Français ignorant

**Qui s'y plaît, enchanté par son aspect sylvestre.
Dans l'immense forêt, dont l'ombre le séquestre,
Et qui l'endort avec son parfum pénétrant,**

**La nuit compte les coups de l'invisible forge,
Où le Méos fourbit l'acier, dont il égorge
Indifféremment le tigre et le conquérant.**

(Taphing, chez un pirate)

LE SILENCE

Pour Madame Delarue Mardrus

Lamentateur secret des Normes, obsédées
Du stérile cortact de nombreux cervelets,
Au tréfonds de l'esprit j'ai bâti mon palais
Pour les frêles concepts et les rares idées.

Loin des bruits vains et des images dégradées,
Qui couvrent le subtil de grotesques reflets,
— Rêve qui ne serait plus lui, si j'en parlais —
Je garde les beautés, de lumière inondées.

L'écriture et la voix sont les plus grands des maux.

**Les consonances des syllabes disparates
Font, aux pensées aériennes et délicates,
Un sens strict et grossier, bon pour les animaux.**

**Seul, le silence ému de nos têtes penchées
Est la glose qui sied aux suprêmes Archées,
Et leur épargne au moins la souillure des mots.**

(Sous les aréquiers de Cang)

LE DIEU

Pour G. Rochegrosse

**Or, pendant un séjour qu'il faisait chez les Mans,
Chang-Quyhn fut enfermé par ses sujets rebelles
Au fond d'un temple obscur, où les Bouddhas dormants
De leurs fronts de métal dépassaient les poutrelles.**

**Chang était un vrai sage au milieu des déments.
Il regarda les dieux tout droit dans les prunelles,
Et dit : " Vous me rendrez au jour, ô Phâts cléments,
Car je marche pour vous dans les voies immortelles. "**

Et, calme, il s'endormit, comme, après un repas,

Au pied de son autel se repose le bonze.
Or, dans l'ombre profonde et stupide, le bronze
Remua tout à coup sous les rouges damas ;

Et le dieu, — car un dieu marche seul de la sorte —
Fit sur le sol tremblant deux formidables pas,
Et, de sa lourde main d'airain, ouvrit la porte.

(Lamlao, dans la Pagode Rouge)

LA DÉESSE

Pour le Maître Nguyen the Duc

**Androgyne muet et blanc qui nous écoutes,
Blanc comme l'œil des morts et le poil des vieillards,
Quang-Am, dieu du destin, déesse des hasards,
Guide au seuil des déserts, phare au tournant des routes,**

**Face d'argent, cœur de néant, corps de brouillards,
Lumière des chercheurs, archange des déroutes :
Tu fais battre nos cœurs et baisser nos regards,
Soleil des nuits, Œil des ténèbres, Clef des doutes.**

O statue, enterrée au seuil glacé des Mages,

**Enigme de métal, ta quadruple beauté,
Debout à la naissance et à la fin des âges,
Sous ton sourire aigu détient la vérité ;**

**Et, dans ton indolence et ta virginité,
Le mystère ambigu de tes quatre visages
D'un amour immortel étreint l'humanité.**

(Devant la porte de Tam-dzon)

L'ADOPTIF

Pour Madame Magali-Boisnard

**Au portail laqué d'or de la vieille pagode,
L'adoptif, prosterné, lamentable, parmi
L'herbe verte et les fleurs rouges, pleure l'ami
Parti sur le chemin, là-bas, vers l'antipode.**

**Solitaire à présent, son cœur mal affermi,
Que l'affre de l'absence et des larmes corrode,
Se reprend à nier le départ et l'exode,
Et demeure, en son rêve amoureux endormi.**

Le soleil de midi, sur la splendeur des choses,

Jette toute la joie et l'éclat du métal ;
La nature est en fête, et le sentier fatal
File sous l'horizon, dans des apothéoses.

L'adoptif rêve, et sur le seuil abandonné
Et muet, il relève un front passionné,
Qu'éclaire doucement l'ombre des feuilles roses...

(Lémi, pagode des Lataniers)

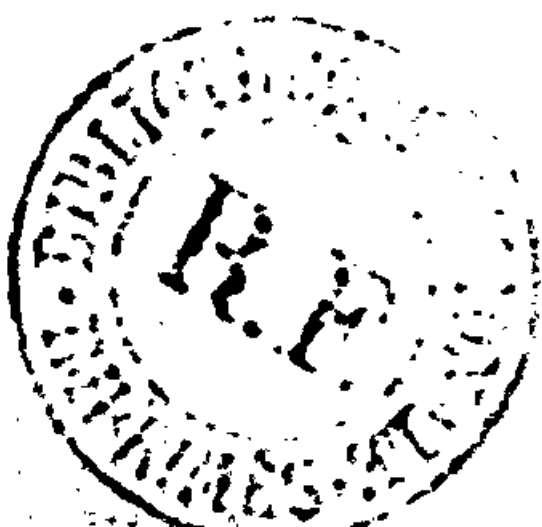
LA MER

Pour V. E. Michelet

I

La mer est terne, le ciel mort. C'est l'heure brève,
Aux mystiques fumées, aux timides fraîcheurs.
Le mensonge ouaté du brouillard qui se lève
Déroule sur les flots ses plis ensorceleurs.

Sœur du douteux mirage et des songes vainqueurs,
L'opale de l'embrun hésite sur la grève ;
Et, des brumes du soir, sortent des mains de rêve
Qui caressent, de leurs doigts mous, nos pauvres cœurs.



C'est l'heure où, dépourvus de lignes et de chair,

Tramés de nos regrets et de nos espérances,
Passent les traits demi-vivants des apparences ;
C'est l'heure où l'on perçoit, dans l'ombre d'un éclair,

Des fruits qui sont des yeux, des fleurs qui sont des femmes,
Des couleurs du sol qui sont des parfums de l'air,
L'air où l'on voit flotter les parfums et les âmes.....

II

**...Imprécises chansons, et fragiles accords,
Souvenirs incertains, fugitives idoles,
Glissent confusément dans les tremblants décors
Des nuées, allongées en grises banderoles.**

**Des contours indécis et des cadences molles,
Surgissent les amours dormants, les amis morts,
Les amantes fanées, et les mémoires folles ;
Et le vague Autrefois sort de la mer sans bords.**

Dans son déroulement sans fin, la nue amie

Traîne ses blonds cheveux sur la vague endormie ;
Des invisibles eaux, dans l'air morne et glacé,
S'érige lentement un profil effacé :

La nacre du brouillard fond, oscille, et recule :
Et sur les flots muets, obscurément ondule
La douceur et l'image errante du Passé.

FLEUR DE PECHER

Pour Aimé Morot

**Fleur d'Orient, fleur de pêchers, ô pêchers roses,
Rose ému d'enfant vierge et de sein entr'ouvert,
Fleur qu'une brise crée et qu'une brise perd,
Arbre des amoureux et des apothéoses,**

**Grise, de ton calice à tout passant offert,
O pêcher d'Orient, ô fleur des pêchers roses,
Le corps souffrant, l'âme aux abois, le cœur désert,
Et les ranime au feu de tes métamorphoses.**

Dans les sombres jardins du cap Alexandrin,

De ton rire tu fais rire toutes les choses,
Pêcher, fleur d'Orient, ô fleur des pêcheurs roses,
Jusqu'à ce que la nuit ferme ton doux écrin.

Alors, ô fleur, tu clos tes lèvres étoilées,
Ton cœur s'arrête au souffle aigu du vent marin,
Et tes parfums mourants dorment dans les allées.

(Alexandrie d'Egypte)

LE RETOUR

*Pour mon ami P. de Ségur d'Aguesseau,
mort au retour*

**Nous voici revenus vers d'autres destinées ;
Le vaisseau nous ramène à travers les brouillards ;
Et les loustics du bord chantent, sur les gaillards,
Des rondes, pour tromper la longueur des journées.**

**Exilés de l'action, nos luttes obstinées
Ne seront plus qu'un conte à charmer les vieillards,
Et les Français curieux, naïfs et babillards.
Te voilà disparu, songe de huit années.**

Baisse au niveau normal ton rêve surhumain :

Tais-toi : couche-toi : dors. Pour tout autre qu'Hercule
La gloire est inutile, et le bruit, ridicule.
Que l'âme d'hier t'aide à supporter demain :

Sois de ceux qui, vaincus, au doux passé se rivent,
Qui n'ouvrent pas le cœur, ne tendent pas la main,
Et pense aux morts, qui seuls véritablement vivent.

(Par la mer mauvaise)

L'IMPUISSANCE

Pour le marquis de Barbentane.

**Ainsi, le corps lassé des courses vagabondes,
Et le cœur angoissé d'un immortel dépit,
Je tâche à recueillir l'insaisissable Esprit
Des âges disparus et des antiques mondes.**

**Ensevelis sous les siècles et sous les ondes,
Rien ne surgit, hélas ! du verbe ou de l'écrit ;
Et devant le passé je demeure interdit,
Amant insatisfait des races moribondes.**

Je rentre la main vide, insuffisant Jason.

**Dans l'inconnu muet, comme en une prison,
Les sages, les guerriers, les belles, les aimées,
Silencieusement demeurent enfermées :**

**Le secret de la tombe accable ma raison.
Et mon âme se perd, sous leur vague horizon,
Dans les ruines, dans les rêves, dans les fumées.**

(Dans la maison froide)

APOEMPTIQUE

LE CLAIRON

*Pour mon ami H. de Nays-Candau,
mort à cheval*

**Va, clairon ! Du glacis jusqu'au pied du rempart
Grouillent les escadrons en formidable crue,
Flot humain débordant où roule l'étendard ;
Sonne — Et vive l'Assaut, qui bondit et se rue !**

**a, clairon ! — Œil en feu, sabre au poing, bride aux dents !
cavalier se dresse, et le cheval renifle.
lace aux hardis ! chance aux braves ! gloire aux ardents !
onne — Et vive le plomb qui déchire et qui siffle !**

Va clairon ! — Et dans l'heure ultime du combat,
Soulage les vaincus du poids mortel de vivre.
L'homme fuit, le canon choit, le cheval s'abat :
Sonne — Et vive la Mort, qui fauche et qui délivre !

(Sur la digue du Songcalo)

LA MORT

Pour mes légionnaires

**Vous qui n'avez voulu de rien, vous qui n'aviez
Lutté ni pour des rois, ni pour des républiques,
Ni pour des croix, ni pour des grades enviés,
Mais pour vos chefs, ô morts stoïques !**

**Vous qui, vides d'amour, et d'espoir nonchalants,
N'avez jamais cherché ni fui la mort probable,
Et qui fûtes au feu comme on se met à table,
O morts indifférents !**

**Vous qui remplissiez des devoirs très austères,
Vous qui restiez debout, où tous étaient pliés,
Et n'avez plus d'enfants, ni d'amis, ni de pères,
Ni de gloire, ô morts oubliés !**

**Vous, privés de foyers, parias de patrie,
Vous dont les noms perdus ne seront renommés
Nulle part, qui toujours resterez pleins de vie
Dans mon cœur, ô morts bien-aimés !**

**Vous que, sous ses couverts éternels, immobiles,
La forêt vierge cache à tous les amours, vous
Qui ne craignez plus rien des tigres, ni des loups,
Ni des hommes, ô morts tranquilles !**

**Vous dont rien ici n'a marqué le dernier pas,
Egarés par les bois, sous les eaux, dans les sables,
Et qui dormez tout nus, en étendant les bras,
Sous le ciel, ô morts innombrables !**

**Je marche vers vous, pour qu'un jour, amis dormants,
Victimes, découvreurs, soldats, héros, apôtres,
Là-bas je vous retrouve, et que mes ossements
S'allongent à côté des vôtres.**

(Lai, champ du sommeil)

II

RIMES JACOBINES

NARTHEX

NARTHEX

Pour Jac.

**Calme Esprit qui prévoit tranquillement demain :
Doux Yeux dont le regard éclaire mon chemin,
Ecarte les périls et dissipe les leurres.**

**Toi qui sus mes douleurs et les rendis mineures,
Guide adoré de mes pensées :ô blanche Main
Qui dévides pour moi le fil d'argent des heures :**

Réconfort ingénu de mon cerveau lassé,
O tendre Cœur : Baiser dont mon âme est avide :
Ne m'abandonne pas dans le siècle perfide,

Espoir de l'avenir, dictame du passé :
Si ta lèvre est close, ou ton sourire effacé,
Mon cœur est sec : le monde est noir : le ciel est vide.

II
RIMES JACOBINES
EN
FAUX SONNETS.

*Tantôt par l'étude,
tantôt par la douleur,
tantôt par l'amour,
tantôt par la mort,
l'homme gravit un degré
de l'échelle de Jacob.*

LE SECRET

Pour Albert Besnard

**Que ce soit dans la joie, ou l'attente, ou la crainte,
Au cerveau des enfants comme au cœur des aïeux,
Sous le Phare d'Égypte, ou le Mur de Corinthe,
Aux marbres des camées, aux bleus des camaïeux,**

**L'humanité suit ton flambeau de tous ses yeux,
A travers l'enchanteur et mouvant labyrinthe,
Et depuis cinq mille ans faiblit sous ton étreinte,
Amour, Père du Ciel, Beauté, Fille des Dieux.**

O secret d'infini caché dans la matière,

De l'Empereur d'En-Haut invisible héritière,
Pour qui notre regard médiocre est dépourvu !
Sous ta pure harmonie et sous ta forme altière,

Conscient du péril, ivre de l'imprévu,
Le monde veut scruter ta splendeur tout entière :
Vers toi l'univers marche et meurt de t'avoir vu.

LE JADE

Pour Carl Siger

**La tasse et le bouquin et le sceau sont de jade :
Doux comme des velours, polis comme des seins,
Ils sourient, de tous leurs mystérieux dessins,
Au mandarin couché sur son lit de parade.**

**L'opaline blancheur, qu'un lacis vert dégrade,
Sur la soie écarlate et chaude des coussins,
Appelle le toucher des mains, et l'accolade.
Des lèvres, sur ses bords onctueux et câlins.**

L'œil du vieux sage suit la forme régulière

**Qu'ont finie au burin des ciseleurs adroits :
De la cai-bat à thé la courbe hospitalière
Éclaire d'un reflet la pipe familière.**

**Il boit, il fume, il rêve : et sa bouche et ses doigts
Portent jusqu'à son cœur, où bat le sang des Rois,
Le baiser des Esprits qui dorment dans la pierre.**

(Hanoi, rue de Phumoi)

LA LÉGENDE

Pour G. de Pawlowski

**Partout la fable vêt l'ingrate vérité,
Et cache à nos cerveaux son âpreté sommaire ;
Notre verbe ingénu donne l'éternité
Du Mythe merveilleux à l'Exact éphémère.**

**Les documents vécus, et la brutalité
Et la précision du lexique primaire
Déshonorent l'esprit de leur difformité
Compendieuse ; et rien n'est beau, que la Chimère.**

Légende ! amas confus, contes incohérents,

**Fleur de mensonge, orgueil naïf, thème illusoire,
Toi seule tu survis : ta voix contradictoire
Est pour toujours inscrite aux immortels cadrans.**

**Étincelant linceul, mirage évocatoire,
Porte de l'irréel, héros et conquérants
Doivent passer par toi pour entrer dans l'Histoire.**

(Sous la porte de Ninhbinh)

L'INACTION

Pour Sie-Tonfa

**Ne pas agir, a dit le Maître à son disciple :
Vouloir ne pas agir est ce qu'il a conçu :
Isolé de la foule arrogante et multiple,
Gardant jalousement le précepte reçu,**

**L'adepte, prisonnier du secret qu'il a su,
Vêtu du Scel unique et de la Robe triple,
Oppose la vertu d'un inerte périple
A la curiosité de l'univers déçu.**

Les jours coulent sur lui comme l'eau sur la pierre.

**Sans mouvement, sans bruit, sans cœur, sans passion,
Insensible à l'esprit tout comme à la matière,
Il commande à tout ce qu'il ignore. Talion**

**Subtil : il garde, au fond d'une humble conscience,
L'inutile trésor de sa toute-puissance :
Et sa mort volontaire est sa seule action.**

(Devant les Stèles de la Littérature)

LES PRÉSAGES

Pour Jean Finot

Et les Génies ont dit au Soldat : " Sur la terre
Tu marcheras : devant toi tu verras frémir
Les peuples effarés et l'orbe tributaire,
Et tu feras le tour du Monde. " — Autant dormir.

Ils ont dit au Poète : " A ton chant solitaire
S'éveillera l'écho du lointain avenir :
Comme Amphion jadis, tu les verras venir,
Les hommes, les rochers, les dieux. " — Autant se taire.

Ils ont dit au Bourgeois : " Tu ne sauras souffrir :

Sceptique, tu verras près de toi la détresse,
Et la faim d'autrui ne te fera pas maigrir :
Enfoui dans ton bonheur et cuvant ta mollesse,

Sans que rien t'inquiète, ou te fâche, ou te blesse,
Ta main effeuillera les fleurs de la paresse,
Et tu vivras content et calme. " — Autant mourir.

(A la léproserie de Xom-O)

LA MORT DU SAGE

Pour Pierre Loti

**Le Sage va mourir. Nul souci funéraire
N'altère au dernier jour son calme accoutumé.
Emportant avec lui tout ce qu'il a semé,
Il quitte sans regret sa prison temporaire.**

**Dans la Voie, où l'attend le Solitaire aimé
Laokiun, il va joindre, au bouquet parfumé
Du Lotus symbolique et du Sen littéraire,
Les lys pâles et froids des jardins sans lumière.**

Les Cinq Livres l'ont fait paisible et confiant.

**Comme il fut doux envers la Terre endolorie,
Elle épargne à son fils tout spasme humiliant,
Et le livre sans choc à la Mort attendrie.**

**L'Heure sonne. L'Aile s'ouvre. Et le patient,
Le front serein, les doigts croisés, l'œil souriant,
Entre les mains des Dieux rend son âme fleurie.**

(Camthinh, maison de Cang)

L'ISOLEMENT

Pour Le Comte Ch. de Polignac

**Le soleil par rayons, les frères par bordées,
Et le bruit par éclats entraient dans ma maison :
La vérité hautaine et la froide raison
A leur contact joyeux fuyaient intimidées.**

**Et j'ai compris que tant d'amitiés débridées
Enfermaient mon cerveau comme en une prison,
Et que mon cœur, gonflé par un si doux poison,
Ne gagnait rien, que ce que perdaient mes idées.**

Je prendrai désormais des allures d'aïeul.

**J'ai fermé d'un seul coup ma fenêtre et mon âme.
La nuit est mon conseil : le vide est mon linceul :
Le désert est ma foule : et le subtil, ma flamme.**

**Il n'est point de discours : dans le terrestre drame,
Le silence est le vrai rempart que rien n'entame,
Et la première des vertus, c'est d'être seul.**

(Tuan-giao, dans la Forêt des Dix-Sept Jours)

LA JEUNESSE.

Pour une petite fille

**Poignets bleutés, où court le fin lacis des veines,
Menus doigts effilés qui n'ont jamais frémi,
Parfum des lèvres si pures et si hautaines,
Bouche qui n'a jamais ni menti ni gémi,**

**Yeux clairs et caressants, dont les regards amis
Ne s'abaissent jamais sur les erreurs humaines,
Frêle gracilité des contours endormis,
Chair hésitante, corps sans tache, cœur sans haines,**

Beau sourire où l'amour se cache en étranger,

Rêve de Faust, jeunesse éternelle ! verger

Céleste plein de lis, de roses et de pêches !

Viens à nous, adorable et tendre messenger :

Ne guéris point nos maux, mais rends-les moins revêches :

Fais-nous la mort, avec ton baiser mensonger,

Plus douce : et ferme-nous les yeux de tes mains fraîches.

LA TENTATION

Pour quelqu'une que je sais

**Voir le tissu léger et la gaze entr'ouverte
Faire vibrer vos seins du frisson de l'eau verte,
Ou la soie écarlate, à trame de vermeil,
Accrocher à vos bras un rayon de soleil :**

**En un décor brûlant et d'un chaud appareil,
Nous savoir à l'abri du bruit et de l'alerte:
Connaître, au doux émoi d'un amoureux éveil,
Votre cœur, indulgent, et mon audace, experte :**

Penser qu'on peut alors être heureux sans rougir :

**Vous tenir à mon gré, parmi la solitude,
Le silence complice et la nuit : — et sentir
Subitement mon âme et mon corps défaillir,**

**Mon ambition chercher plus haut sa certitude,
Demander à vos yeux seuls sa béatitude,
Et l'Amour se dresser en travers du Désir.**

LE SONGE

Pour la même

Le soir, quand je suis seul, et les portes fermées,
Sur le divan rouge où mon rêve s'endormit,
Je m'étends, et je rêve, et m'endors à demi,
Parmi le noir parfum des sèves embaumées.

Et je vois les grands yeux, et les lèvres aimées,
Et le sourire frais, et le regard ami,
Je me chante un bonheur — moins chanté que gémi,
Et je bâtis mon songe au milieu des fumées.

Et ce soir je vous vois, et vous êtes devant

**Mon cœur, que sans répit votre mémoire opprime,
Et vous êtes venue. Et vous voilà, riant,
Dans la même fumée et dans la même rime,**

**De la métamorphose où mon esprit s'éprend.
Restez, restez ainsi : car la forme s'anime :
Car l'idole tressaille, et le rêve est vivant.**

LA SOURCE

Pour Paul de Cassagnac

**L'amour de la montagne et la fièvre des laïches,
Et la curiosité d'un cœur toujours déçu
Ont guidé ma pirogue aux arroyos revêches,
A celui qu'avant moi nul regard n'a perçu.**

**Dans le fond des forêts, noires, vierges et fraîches,
Le fleuve agile ici des herbes est issu :
La nature est muette, et le vol des grièches
Argente un ciel douteux, de nuages tissu.**

Goutte à goutte le flot coule de l'humide urne

Du grand bois que le soir de velours a couvert.
La voilà, pour celui dont l'esprit a souffert,
L'heure douce, mélancolique et taciturne.

Je suis seul, et n'entends, sous le grand dôme vert,
Que le pas du guépard sur le sable désert,
Et le frisson de l'eau sur la rive nocturne.

(Vanbu, maison du quan Think)

LES TOURS

Pour Jacques Allar

**La Tour de pierre s'ouvre au voyageur lassé,
Près de la grève sombre et des rives accores :
C'est le nocturne abri contre le vent glacé
Et contre le baiser sanglant des madrépores.**

**Or, pendant le sommeil inerte et harassé,
Les cinq griffes en croc, les yeux pleins de phosphores,
Le Dragon légendaire, au ventre cuirassé,
Traîne sur le rocher ses écailles sonores.**

La Tour de Jade s'ouvre au cœur chaud et discret

**Qui, pour ses longs travaux, requiert un oratoire :
Dédaigneuse du bruit, la Science péremptoire
Aux seuls silencieux dévoile son secret.**

**Mais, aux yeux dessillés par l'Astre évocatoire,
L'Aïeul-de-Cinq-Mille-Ans, le Dragon, apparaît
Dans les enroulements magiques de l'Histoire.**

(Sous la pierre sonore de Yenkhoai)

LE PORTRAIT

Pour Mademoiselle Juliane d'Amigny

**Au mur, un portrait gris, entre ses quatre lattes
Dorées : un fin profil, que l'estompe amoindrit,
Divin, frêle, et si vieux qu'on n'en sait plus les dates,
Et qu'en dehors du temps l'aïeule resplendit.**

**Le bras, le cou que la collerette raidit,
Brillent encore des pâleurs chaudes et mates,
Et le sang des héros, lointains et morts, bleuit,
Sous les cheveux frisés, les tempes délicates.**

Sa grâce a triomphé du temps sophistiqueur.

Or, lorsque vous ouvrez la porte, le moqueur
Sourire disparaît de la bouche muette :
Le portrait a la joie et la tristesse au cœur :

Car l'ancienne, oubliée et ravissante tête,
En un plaisir mêlé d'un dépit de coquette,
Reconnaît à la fois sa fille et son vainqueur.

(Vallamand)

LES DICTAMES

Pour Max Anély

**Veux-tu, mon père, avant que le jour ne se lève,
Veux-tu de la douleur exorciser le glaive ?
Adoucir le regret, émousser le remords,
Et demeurer vainqueur de ton désespoir ? — Dors.**

**Veux-tu, mon fils, avant que la nuit ne s'achève,
Orner ce monde vil de somptueux décors,
Posséder des vertus, conquérir des trésors,
Et penser que le ciel s'ouvre à tes désirs ? — Rêve.**

Plus hardi que les Rois, plus sage que les Vieux,

**Fatigué d'un soleil toujours pâli de brume,
Veux-tu, mon frère, voir, sur les divins essieux,
Les Univers rouler dans l'insondable écume,**

**Être heureux du malheur, rire de l'amertume,
Et jouir d'un sort tel qu'il fasse envie aux Dieux,
Et que seule la Mort te soit meilleure? — Fume.**

(Chez le cailong de Túp-háp)

LES PSYCHÉS

Pour Henry Daguerches

**Oh non ! petites fleurs des infinis parterres,
Fugitives lueurs de l'éternel flambeau,
Terrestre étoilement des célestes lumières,
Non, vous ne mourrez pas. Il n'est pas de tombeau**

**Pour le parfum des lis et des roses trémières,
Pour l'haleine du vent, pour le chant de l'oiseau,
Ni pour les pleurs que Dieu cache sous son manteau :
Il n'est point de tombeau pour l'âme des mystères.**

Comme Mignon, Manon, Marguerite et tant d'autres,

**Non, vous ne mourrez pas, ô modernes Psychés,
Scandales ingénus, adorables péchés,
Luth des Muses, voix des chanteurs, foi des apôtres !**

**L'amour fait immortels tous ceux qu'il a touchés :
Et les génies altiers, sur vos douleurs penchés,
Ployant sur leurs genoux, se prosternent aux vôtres.**

L'ANNÉE.

Pour G. Calmelle

**Tu n'as point existé, ou si peu, vieille année :
Minute impondérable à l'horloge des temps,
Tu n'es point. Dans l'espace invincible entraînée,
Tu n'as pas fait ta trace aux éthers persistants.**

**C'est en vain que l'on a divisé ta journée
En semaines, en mois, en heures, en instants :
Seul mon cœur, souverain chef de sa destinée,
Sait ce que c'est que vivre en battements constants.**

An menteur, faux témoin, risible sentinelle,

**Tu n'as rien changé dans mon âme fraternelle :
Tu ne comptes pas : tu n'es pas même un vaincu.
De l'Etre Qui N'Est Pas l'étreinte solennelle**

**Seul te restituera ta face originelle.
Dans le morne bienfait de la Nuit Eternelle
Tu choisis : et te voilà guéri d'avoir vécu.**

(Au lél, chez Cam-doï)

LA RUINE

Pour la comtesse de Wedel

**Tout pleure l'abandon. Les lichens blancs et courts,
Des grands murs écroulés séculaires gangrènes,
Envahissent la nuit des arceaux et des cours
Que foulèrent les pieds des belles souveraines.**

**Serf, et le front courbé dès les verges romaines,
Le vieux paysan gravit, silencieux et lourd,
La sombre humidité de l'étroit carrefour,
Noirci par onze cents ans de sueurs humaines.**

Le sol est entêté, glissant, âpre à l'orteil.

Tout se tait : c'est l'oubli. Le douteux labyrinthe
Exhale, sous le mur déjeté qui suinte,
La fade et froide odeur des choses sans soleil.

Sur le roc endurci l'été passe, inhabile,
Et la mort a saisi, pour l'éternel sommeil,
Du palais désolé la vieille âme immobile.

(Cast: Doria. San Remo)

L'ADULTÈRE

*Pour Paul Porel, en souvenir
des "Sauterelles."*

**Femme, tu as rompu ton vœu : car sur ta natte,
Tes bras se sont fermés sur un autre que moi.
Je pourrais, invoquant l'héréditaire loi,
Briser ton front impur et vide sous la patte**

**De l'éléphant vengeur dont c'est le rude emploi,
Et rejeter aux murs ta cervelle écarlate.
Je ne veux point ta honte, et, plus sage que toi,
Ton dam public. Mais tu ne seras pas ingrate.....**

Voici le fer par quoi tout doit être annulé.

**Va : meurs ; et qu'il en soit comme j'ai calculé.
Et ne crains rien. Car sur la Tablette où s'exprime
Le trépas des Aïeux, noble, fier, adulé,**

**Par mes soins le poignard secret qui te supprime,
Rougi de ta pudeur, de ton sang, de ton crime,
Inscrira pieusement ton nom immaculé.**

(Shangoï, maison de Namirieu)

LA MAIN DE GLOIRE

Pour Robert Randau

**Symbole lumineux du Mystère d'antan,
Sur la porte fermée en rayons d'or surgie,
La Main épanouit, au seuil mahométan,
Ses cinq doigts étendus et sa paume élargie.**

**Le Signe égyptien dont, au cours de l'orgie,
Daniel stupéfia Balthasar hésitant,
Commande, d'un pantacle éternel et latent,
La foule arabe, agnoste et pourtant assagie.**

Guide des égarés, soutien des voyageurs,

**La Main de Gloire s'offre, aux abords de l'enceinte,
Pour livrer le Secret ou pour donner l'Etreinte :
C'en est fini des dieux rancuniers et rageurs.**

**Le Pentagramme ouvert protège les génies
Contre les poings fermés des Hercules vengeurs
Et les ongles crochus des vieilles Erynnies.**

(Devant la vieille Kouba de Tipaza)

LA PRIÈRE

Pour André Chevrillon.

**C'est le jour rituel. J'ai fait, humble et pieux,
Aux tablettes des miens l'offrande héritée :
A mon tour chef de race, et plus proche des dieux,
Je remplis envers eux l'antique magistère.**

**J'ai donné le parfum secret, et la patère
Pleine de liqueur d'or, et les phao joyeux,
Et les papiers écrits, et le riz, dont la terre
Recouvre ses seins verts et réjouit nos yeux.**

J'ai prononcé les noms des Métaux et des Plantes,

**Et j'ai prié, plein de respect, ayant porté
Le festin sur l'autel des Amitiés Absentes,
Les Esprits des Vieillards, en toute humilité,**

**D'accepter ce repas de mes mains suppliantes...
Et j'ai vu se pencher, sur les coupes fumantes,
Les Aïeux souriants, repus d'éternité.**

(Sontay, pagode de Phunhi)

LA NUIT

Pour Albert Maybon

**Les savants t'ont décrit : les poètes, chanté,
Nombre sans chiffre, temps sans fin, jour sans lumière,
Nuit de Brahma : c'est vers toi que l'homme aimanté
Marche, butant le pied et cillant la paupière.**

**De ton abîme Phât lui-même fut tenté.
Le sage adorateur et l'artiste, hanté
De ton effroi, de ton néant, de ton mystère,
T'ont rêvé : mais qui donc t'a comprise, ô Chimère ?**

O Nuit, que l'on ne voit qu'en fermant les deux yeux,

Loin du monde bruyant et de son insolence,
Tu donnes le savoir au fils humble et pieux.
Je t'ai vue. Et dans ma solitaire indolence,

Je sens mon cœur gonflé du souffle des aïeux :
Je sais le Paradis dont nous sommes les dieux,
Et j'écoute ta voix, qui se nomme Silence.

(Sontay, pagode de Phuxa)

MUSIQUE

Pour P. d'Ythurbide

Guitare discoïde, et violon monocorde,
Flûte en peau de serpent, l'orchestre de Canton,
Gong, timbre, psaltérion, ténor et baryton,
Prélude, dans ma rue, en un pompeux exorde.

La mélodie acide, audacieuse, et discorde,
Bambou gratté de l'ongle ou frappé du bâton,
Conclut, malgré mes nerfs criant miséricorde,
Sur des accords plagaux en demi-quart de ton.

O lieds du pays Jaune, hérissés d'aigres charmes !

**En dérouté, et les mains crispées à mon auvent,
L'oreille assassinée et les yeux pleins de larmes,
J'entends, dans la cadence et le rythme esquivant**

**Toutes règles, j'entends, dans le bruit décevant,
Chants auxquels Debussy même rendrait les armes,
Hurler les chiens, miauler les chats, pleurer le vent.**

(Hanoi, rue des Nalles)

LE CHAGRIN

Pour Jean Norel

**Entêté compagnon, morne ami, toi qu'on nomme
Chagrin, qui de nos pleurs n'es jamais abreuvé,
Toi qui, dans le festin où mon cœur se consomme,
Es le premier assis et le dernier levé :**

**Très-noble tourment, dont l'animal est privé,
Viens dormir près de moi : car de ton baiser, comme
De celui d'une femme, aujourd'hui j'ai rêvé :
Car je t'aime, ô chagrin : c'est toi qui me fais homme.**

Grand Ancêtre, levier de nos amours, Essieu

**Du monde, fils de la mort, frère des alarmes,
Parmi le désespoir et parmi les vacarmes,
Sur mon front tout sanglant, qu'a percé ton épieu,**

**Penche tes adorés et déplorables charmes :
Et tout bas, en riant, dis-moi combien de larmes
Il faut verser encor pour devenir un dieu.**

(A Chobo, le jour du massacre)

LES ROUGES

Pour Elie et Jacques de Commaille

I

**Un ciseau génial, ample et magicien,
A magnifié les murs d'un relief gigantesque :
De la porte massive au pnôm aérien,
Sur les palais d'Angkor court l'énorme arabesque.**

**Les Rois Rouges ont fait, au sol cambodgien,
Se dérouler, dans une interminable fresque,
Des jours évanouis immortel gardien,
Tout un peuple de pierre, immobile et dantesque.**

Ceux-là n'ont pas de nom. Pleins d'un naïf mépris

Pour l'écriture et pour la plume évocatoire,
Le marbre et le marteau, dans leurs frustes esprits,
Leur sont seuls apparus dignes de leur victoire :

Et, livrant leur mémoire au soleil péremptoire,
Leurs héros, dédaignant les écrivains proscrits,
Aux flancs de la patrie ont sculpté leur histoire.

II

**Les Rouges ont passé. De leur trône qu'ébrèche
L'inexorable Temps, les Rois sont descendus.
Filles des lourds étés, la liane et la laîche
Envahissent les toits des palais confondus.**

**La nature a parfait, sans que rien l'en empêche,
Le geste destructeur des siècles assidus :
Et, sous l'âpre baiser de la brousse revêche,
Les fresques sont brisées, et les marbres tordus.**

Des scribes dédaignés c'est l'amère riposte.

**Rien ne fut fait pour l'âme, et rien ne reste aux yeux.
Sous les fourrés trop neufs, et sur un sol trop vieux,
Aujourd'hui, sans passé, sans livres, sans aïeux,**

**Anonyme déchet, vague une foule agnoste ;
Et la terre offre au ciel, en un même holocauste,
La cendre des forêts, des héros et des dieux.**

(Sous la Ruine Khmer)

HERCULE

Pour O. D. de Soria

**Dans les jardins musqués, parfumés, assagis,
Médiocres héritiers des héros solitaires,
Prenant à témoin, par leurs gestes élargis,
Le ciel, les hommes, l'onde et le sol tributaires,**

**Quelques vieux égarés, meneurs de phalanstères
L'œil ébloui devant les horizons surgis,
Promènent au soleil leurs rêves libertaires.
Hercule Monoikos fut ici souverain**

Du roc et de la mer épanouie en vasques.

**A son image il a créé, libre et serein,
La montagne insolente et les côtes fantasques.
La nature a gardé son empreinte d'airain.**

**Et malgré les violons, la roulette et les masques,
L'héroïque rumeur du flot contemporain
Chante encor l'ombre illustre aux rives monégasques.**

(Monaco, dans les jardins)

CŒUR CACHÉ

Pour F. de Miomandre

**Gardons pour nous ce que les dieux nous ont dicté.
De nos créations la splendeur ingénue
Ne révèle qu'à nous, dans sa gloire inconnue,
Le virginal secret de leur sérénité.**

**Le montrer au prochain n'est que déconvenue :
Ceux-là le comprennent seuls, qui l'ont inventé.
La déesse oraculaire, la Vérité,
Une fois hors du Puits, n'est qu'une femme nue.**

Sur les rares objets dignes de notre effort,

Demeurons isolés, défiants et rebelles.

Les belles choses que tous voient ne sont plus belles.

Dans notre esprit qui veille et notre âme qui dort,

Dans notre cœur muet, invisible athanor,

Servons pieusement les trois sœurs éternelles

De la Beauté: la Nuit, le Silence et la Mort.

(Dans les ruines de Lamtao)

LA PAIX

Pour Paul Reboux et Charles Muller.

I

**Je n'ai pas de souci : ma porte est large ouverte
Au salut du voisin : à l'appel du passant
Qui vient solliciter mon seuil rafraîchissant,
Mon cœur est amical, et ma natte est offerte.**

**Le baiser du soleil fait mon thé jaunissant :
Sous mes cheveux blanchis ma pensée est alerte :
J'observe tout le Rite : et quand la nuit descend,
J'entends d'un Sage ami la parole diserte.**

J'ai deux fils, pour graver mon nom traditionnel

**Sur la tablette où sont inscrits les noms des Maîtres :
Les Livres m'ont tout dit du culte originel.
Je puis mourir : j'ai vu la face des Ancêtres.**

**Et mon corps, triomphant du sommeil éternel,
Rentrant, pour y fleurir, dans le courant des Êtres,
Fera germer le riz dans le champ paternel.**

LA PAIX

II

**Mes fils continueront la chaîne commencée,
Et les fils de mes fils, et ceux qui les suivront :
Et le champ paternel, pour la race éclipsée,
Sera l'asile vert et le tombeau fécond.**

**Et les nouveaux rameaux du vieux tronc surgiront
Du sol, où se confond la forme trépassée :
L'avenir éclatant au passé noir répond :
Toujours la mort à la naissance est fiancée.**

Ainsi s'élargira la Lignée ancestrale :

**Et sans commencement, sans fin et sans milieu,
Iront les héritiers de la Nation Centrale,
Jusqu'au jour où, suivant la Parole augurale,**

**Aïeux, enfants et moi, hors du Temps et du Lieu,
Parvenus au sommet de la Grande Spirale,
Nous ne ferons plus qu'un Homme, qui sera Dieu.**

(Doan, maison du phu)

FOHI

Pour Jacques Rouché

**Les trigrammes sacrés sont muets. Le hasard
Guide le bonze obtus dans la glose des signes.
Le flambeau de Fohi vacille : et le vieillard
Ignore les six traits alternés par trois lignes.**

**Khien, délivre-nous des ténèbres malignes :
Réveille d'un éclair, rallume d'un regard
L'espoir éteint, le front courbé, le cœur hagard
Et le sang refroidi de tes enfants indignes.**

Rends aux verbes trahis leur sens zodiacal.

**Raffermiss la vertu de ma race abaissée.
Alors, même au milieu de la phrase énoncée,
Certain de l'avenir, calme et patriarcal,**

**De la mort en riant serrant la main glacée,
Je m'en irai dormir sous le sol amical,
Sans avoir terminé la page commencée.**

(Lamxuyên, maison du huyên)

LE VAINCU.

Pour R. Barthe

J'avais la paix du Sage et vivais sans alarmes :
J'habitais la maison de mon père : un lettré
M'avait dit le secret du bonheur mesuré,
De l'Ecriture et du Silence, ces deux charmes ;

Notre riz croissait libre, et nous n'avions point d'armes :
Et j'avais quatre enfants, pour le Rite sacré
Des Ancêtres. J'ai cru l'avenir assuré.
Or mes yeux s'useront à répandre des larmes,

Car les bienfaits du Ciel nous étaient passagers.

**Le Silence est violé : la Science est un leurre :
Les Blancs victorieux sont les maîtres de l'heure :
Mes quatre fils sont morts, dans les sanglants dangers**

**De la guerre : devant l'autel désert je pleure :
Et le vent du printemps, au seuil de ma demeure,
Caresse un sol esclave et des riz étrangers.**

(Dans les champs de Dinh-van-Vinh)

LA FAIM

Pour Etienne Clémentel

**O Sage avec qui Khien même a collaboré,
Toi qui suivis la Voie et méprisas l'empire,
Lao, maître parfait, Taichang, maître imploré,
Vieux Seigneur, qui restas soixante ans sans rien dire,**

**Tu ne nous donnes rien : et tout ce qui respire
S'aveugle à déchiffrer, inquiet et dévoré,
Le Livre, où, se riant de notre ardent martyr,
Tao mystérieux demeure indéfloré.**

Et je t'aime : et pourtant mon âme inassouvie

N'a pu saisir en toi l'aurore ni la fin
De ce que les humains ont appelé la vie;
Et, venu pourtant au festin promis, afin

D'apaiser de mon cœur l'inextinguible envie,
A la table, où ton verbe orgueilleux nous convie,
Je n'ai bu que la Soif, et mangé que la Faim.

(Jardins nocturnes de Nguyen-duc)

LA FUITE

Pour A. Foyeux

**Il dormait, en rêvant demain comme aujourd'hui,
Quand, muets et cachés dans les ténèbres mates,
Soudain de la rizièrè ont surgi les pirates:
Du poste incendié le Français s'est enfui.**

**Le sentier est hostile : et très-loin dans la nuit,
Dansent sauvagement les flammes écarlates.....
Il entend sous les fourrés noirs un bruit de pattes :
Dans la brousse revêche un regard fauve à lui.**

Oh ! de méchants esprits la forêt est hantée :

S'il était découvert, et sa piste éventée !
Il marche, il court, il vole, et se voit libre enfin
Et sauvé, car voici la clairière argentée.....

Mais, rampant sur le bord ouaté de sable fin,
Rapide, et miaulant de plaisir et de faim,
Le tigre flaire et suit la trace ensanglantée.

(Laï, maison du Quandac)

LES DOUZE

Pour le marquis de Fleury

Ensemble, pour mourir, ce matin ils sont douze :
On les a faits sortir de prison au réveil.
Pris les armes aux mains et fiers d'un sort pareil,
Le néant pour demeure et la mort pour épouse,

Ils vont parmi la foule où plus d'un les jalouse.
Les voilà demi-nus, attachés. Le soleil
Luit : l'Ansat lit : le gong tonne : et le sang vermeil
Jaillit des cols tranchés et rougit la pelouse.

Six sont couchés déjà, décapités d'un coup,

Et leurs yeux, grands ouverts, entrent dans les ténèbres.
Mais le bourreau s'arrête au septième bambou :
Il sourit aux mourants dans leurs apprêts funèbres,

Et s'efforçant du torse et ployant du genou,
Redresse du talon, contre quelque caillou,
La courbe de l'acier faussé sur les vertèbres.

(Sontay, porte de Tuan-Hoan)

LE SINGE

Pour Francis Chevassu

Je suis singe : on m'a fait dans un morceau d'ivoire.
Bon fumeur de Thuoc, celui qui m'a sculpté
M'a sculpté tout petit, pour l'hospitalité
Du lit d'or rouge, et du plateau de laque noire.

J'offre un muflé éveillé de curiosité
Aux gestes alanguis du soir fumigatoire,
Et, pendant le repos de l'œuvre méritoire,
Le mandarin sourit à ma lascivité.

Je ne suis pas de ceux qu'un peu de drogue assomme :

**Je sais qu'un grand mystère est au bout de ce jeu :
Et quand la nuit est calme et brûlante, au milieu
Des volutes sans fin que mon maître consomme,**

**Soudainement tressaille en moi le lacis bleu
De l'ivoire : je sens que je deviens un homme,
Et que l'homme qui fume avec moi devient dieu.**

(Sur la nalle du vieux Seigneur Koai-Ky)

LA TERRE

Pour Emile Fabre

**Lourde de mille aïeux confondus dans ta glaise,
Tu dors, terre d'Annam, d'un sommeil infécond :
Les rêves de tes morts, à qui nul ne répond,
Font ta forêt suspecte, et ta brise mauvaise.**

**Et pourtant, dans l'humus mystérieux, que font
Les disparus, depuis les jours de ta genèse,
Nous sommes survenus : aux cendres du Dragon
Nous avons ajouté de la cendre française.**

Rien ne te change. En vain nous t'aurons habité,

Pays calme et secret, creuset où s'élabore
Le destin indécis d'un peuple qui s'ignore,
Et dont l'ardent soleil recuit l'antiquité :

Et pendant que ton charme ambigu nous dévore,
Je sens sourdre de toi l'avenir irrité,
Sol qui nous hais, et que, pour ta haine, j'adore.

(Au fond du Cirque de Lacby)

APOEMPTIQUE

A LA CADENCE DES RAMES

Pour Alexandre Hepp

**Non, je n'ai pas souci
Du rivage transi
De la Rivière Jaune,
Où, dans l'humide automne,
Les rêves ébauchés
Se sont couchés.**

**Non, je n'ai pas rancœur
Du rivage moqueur
De la Rivière Verte,
Où, l'aventure offerte,
Les serments embrasés
Se sont brisés.**

Non, je n'ai pas désir
Des berges de plaisir
De la Rivière Claire,
Où, dans la nuit lunaire,
Les amours défendus
Se sont perdus.

Non je n'ai pas regret
Du rivage distrait
De la Rivière Rouge,
Où, dans l'herbe qui bouge,
Les cœurs jadis pressés
Se sont lassés.

Mais je meurs de revoir
Les bords de désespoir
De la Rivière Noire,
Où, sous la sombre moire,
Les corps de mes amis
Sont endormis.

(Dans la pirogue du quan Phong)

LA CHIMÈRE

Pour Fac.

Il me semble, autrefois, que je t'ai rencontrée,
Je ne sais sous quel ciel ou dans quelle contrée,
Tu m'as ensorcelé de ton sourire amer :
Mais je sens, au profond de ma déconvenue,
Que je te connaissais avant de t'avoir vue.
O Chimère, étais-tu d'hier ?

De l'infini béant te voilà descendue :
Ton aile s'est frôlée à mon âme éperdue,
Et ton pied fugitif prend mon cœur pour appui.
J'ai préparé pour toi les encens et les myrrhes :
J'ai senti sur mes yeux tes yeux pleins de sourires :
O Chimère, es-tu d'aujourd'hui ?

Dans quel long avenir tiendras-tu tes promesses ?
C'est pour nos désespoirs que devant nous tu dresses
La rigide splendeur d'un buste surhumain :
Sous les plis retombants de ta robe extatique
Nous voyons dépasser ta griffe énigmatique.
O Chimère, es-tu de demain ?

O blanche taciturne ! hautaine impolluée !
Ta chair se mue en marbre, et le marbre en nuée :
Qu'on te désire ou qu'on t'aime, tu disparais.
Hélas ! combien de nous, qu'il faut envier et plaindre,
Ont vécu sans te voir, et sont morts sans t'atteindre !
O Chimère, es-tu de jamais ?



TABLE DES MATIÈRES

I. RIMES CHINOISES

NARTHEX.

Le Guel 13

RIMES CHINOISES EN FAUX SONNETS.

L'arrêt.	19
La plante.	21
La Science	23
Le Seuil	25
La fumée	27
Les dieux	29
Le nénufar	31
Le marché	33
Le Rêve	35
Occident	37
Orient	39
Les parfums	41
La solitude	43
La cloche.	45
L e village.	47

Le veilleur	49
Les errants	51
Pierres rares.	53
La forêt	55
Le lac	57
Le fleuve	59
La morsure	61
Ly Dong Than.	63
Le pilori	65
La statuette	67
Les soleils	69
Le sage	71
L'opium	73
L'exil	75
La tête	77
Leur pensée	79
Sonla	81
Le pays Muong.	83
Le Rocher	85
La haute rivière	87
Le silence	89
Le Dieu	91
La Déesse	93
L'adoptif	95
La mer I	97
La mer II	99
Fleur de pêcher	101
Le retour	103
L'impuissance	105

APOENPTIQUE.

Le clairon	109
La mort	111

II. RIMES JACOBINES

NARTHEX.

Jac	119
---------------	-----

RIMES JACOBINES EN FAUX SONNETS

Le secret	123
Le jade	125
La légende	127
L'inaction	129
Les présages.	131
La mort du sage	133
L'isolement	135
La jeunesse	137
La tentation	139
Le songe	141
La source.	143
Les tours	145
Le portrait	147
Les dictames.	149
Les Psychés	151
L'année	153
La ruine	155
L'adultère	157
La main de gloire.	159
La prière	161
La nuit	163
Musique	165
Le chagrin	167
Les Rouges I	169
Les Rouges II	171

Hercule	173
Cœur caché	175
La paix I	177
La paix II	179
Fohi	181
Le vaincu.	183
La faim	185
La fuite	187
Les douze.	189
Le singe	191
La terre	193

APOEMPTIQUE.

A la cadence des rames	197
La Chimère	199



**SORTI DES PRESSES DE LA
MAISON EUGÈNE FIGUIÈRE ET C^{ie}
CHEZ "THE ST. CATHERINE PRESS LTD."
A BRUGES, BELGIQUE,
LE VINGT-SEPT MAI MIL NEUF CENT DOUZE**

PAUL FORT.	<i>L'Aventure éternelle</i> , Ballades Françaises, 3 ^e éd.	3.50
—	<i>La Tristesse de l'Homme</i> , Ballades Françaises, 3 ^e édition	3.50
—	<i>Ile de France</i> , Ballades Françaises, 3 ^e édition. .	3.50
—	<i>Montcerf</i> , Ballades Françaises, 3 ^e édition.	3.50
HAN RYNER.	<i>Le Cinquième Évangile</i> , 4 ^e édition.	3.50
—	<i>Le Fils du Silence</i> , 3 ^e édition.	3.50
J.-H. ROSNY.	<i>Amour étrusque</i> , roman	3.50
AUREL.	<i>Le Couple</i> , essai, 3 ^e édition	3.50
FRÉDÉRIC PASSY.	<i>Par-dessus la Haie</i>	3.50
LOUIS DUMONT.	<i>L'Aube sur le Village</i> , roman, 2 ^e édition . . .	3.50
M.-C. POINSOT.	<i>La Foie des Yeux</i> , roman, 4 ^e édition	3.50
—	<i>Esthétique Régionaliste</i>	3.50
JACQUES NAYRAL.	<i>L'étrange histoire d'André Lérès</i> , 3 ^e mille. .	3.50
ALEXANDRE MERCEREAU.	<i>Gens de là et d'ailleurs</i> , nouvelles.	3.50
—	<i>Les Contes des Ténèbres</i> , 2 ^e édition.	3.50
ALFRED JOUBERT.	<i>Choses de Paris et d'ailleurs</i> , chroniques .	3.50
OLIVIER DIRAISON-SEYLOR.	<i>Du Fond des Abîmes</i>	3.50
MAURICE DE FARAMOND.	<i>La Dame qui n'est plus aux Camélias</i>	3.50
JACQUES FRÉHEL.	<i>La Guirlande sauvage</i> , 2 ^e édition.	3.50
HUGUES LAPAIRE.	<i>Les Demi-Paons</i>	3.50
ANDRÉ GIDE.	<i>Charles-Louis Philippe</i>	1.00
—	<i>Dostoïevski</i>	1.00
UHDE.	<i>Henri Rousseau</i> , études.	3.50
PIERRE LESTRINGUEZ.	<i>Le Beau-Pays</i> , poèmes.	3.50
OSCAR WILDE.	<i>Poèmes en prose</i> , traduction Bazile.	1.00
PIERRE JAUDON.	<i>Dieudonné Tête</i> , roman.	3.50
F. VANDERPILJ.	<i>Les saisons d'un poète</i>	3.50

A paraître :

AGEORGES.	<i>La marche montante d'une génération</i>	3.50
OLIVIER DIRAISON-SEYLOR.	<i>Le Krach de 1930</i> , roman	1.95
AUGUSTIN HAMON.	<i>Le Molière du XX^e siècle</i>	3.50
Toutes les œuvres de BERNARD SHAW . Traduction française de Augustin Hamon. Chaque volume		5.00

